

Le village : lieu d'habitation et de socialisation

Gjergji A.

in

Civici A. (ed.), Lerin F. (ed.).

L'agriculture albanaise : contraintes globales et dynamiques locales

Montpellier : CIHEAM

Options Méditerranéennes : Série B. Etudes et Recherches; n. 28

2001

pages 51-61

Article available on line / Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://om.ciheam.org/article.php?IDPDF=CI020091>

To cite this article / Pour citer cet article

Gjergji A. **Le village : lieu d'habitation et de socialisation**. In : Civici A. (ed.), Lerin F. (ed.). *L'agriculture albanaise : contraintes globales et dynamiques locales*. Montpellier : CIHEAM, 2001. p. 51-61 (Options Méditerranéennes : Série B. Etudes et Recherches; n. 28)



<http://www.ciheam.org/>
<http://om.ciheam.org/>

Le village : lieu d'habitation et de socialisation

(matériel recueilli dans les villages de la Plaine de Korça)

Andromaqi Gjergji, ethnologue
Institut de la Culture Populaire, Tirana (Albanie)

I – Evolution des villages

Le village, forme typique d'une réalité sociale, est un microcosme en perpétuelle évolution qui s'est transformé et développé plus ou moins rapidement au cours des siècles. Le terme "village" renvoie à une communauté de taille variable, avec une cohérence culturelle déterminée. Il occupe un territoire particulier ; ses frontières, clairement définies et reconnues, comprennent aussi bien les lieux d'habitation que les terres communales et les propriétés privées.

Cette étude se penche sur un groupement de villages de la plaine de Korça (au Sud-Est de l'Albanie) organisés autrefois en coopératives agricoles (Dishnica, Plasa, Pojani, Lumalasi, etc), et qui connaissent un niveau de développement économique et social plus ou moins important.

En premier lieu, force est de constater l'évolution sensible entre le village albanais de la période d'avant-guerre et celui de l'époque socialiste. La réforme agraire marque la première grande mutation. Elle est suivie, en 1946-1947, par la collectivisation d'une grande partie de l'économie paysanne et la création de coopératives agricoles sur les terres d'Etat, comme le montre l'ouverture de la coopérative agricole de Maliq, dans la plaine de Korça.

L'accroissement des surfaces cultivées, le défrichement des terres de collines et de montagnes, l'intensification de l'agriculture qui a permis d'importants accroissements de rendements et l'augmentation de la production permettant d'atteindre une auto-suffisance nationale en blé, sont des changements qui caractérisent l'évolution et "la réussite" de l'agriculture de cette époque. Il faut néanmoins souligner que ces résultats n'ont pas été atteints sans un certain nombre de faux pas et d'échecs : changements forcés, violation de la loi, atteinte aux droits des citoyens lors de l'application de la célèbre "lutte des classes"...

Les transformations du milieu rural à cette période sont principalement dues à l'utilisation des terres intra-villageoise, et au changement de l'unité administrative villageoise, lieu d'habitation et de relations sociales, comme nous le verrons plus amplement dans cette étude.

Le territoire d'un village est délimité par des frontières tracées depuis longtemps et souvent caractérisées par le milieu naturel (fossé, cours d'eau, colline, ...). Ainsi, les villages de Zemblak et Cangonj sont séparés par un endroit nommé Brylli, les limites des villages de Rembec et Pojan et par le fleuve Devoll. Les villageois, adultes et enfants menant les troupeaux au pâturage, avaient une connaissance précise de ces frontières qu'ils devaient aussi respecter et protéger. Les éventuels dégâts provoqués dans des pâturages ou des champs des autres villages provoquaient des disputes et pouvaient entraîner des sanctions financières.

Cet espace vital, partie intégrante de tout village, permettait de subvenir aux besoins de ses habitants. Il était constitué du village (en tant que lieu d'habitation), des terres cultivées, des prairies et parfois de forêts ou cours d'eau, etc. Une partie du territoire de certains villages de la zone étudiée (Pojani, Rëmbeci, Rovi, Vashtemia, Vloçishti, Sovjani et Zvirina) était constituée de marécages, ce qui empêchait d'établir une frontière précise ; leur toponymie l'atteste.

Les ressources collectives (forêts, marais, prairies, fleuves, routes, etc.) étaient exploitées par tout le village : certaines de façon collective jusqu'à la libération du pays en 1944, d'autres (comme les forêts, les marais, etc.) transformées en propriétés privées. En effet, de 1918 à 1932, les forêts ont été partagées de manière égale entre les familles du village : en 1918, la forêt de Vashtemi était morcelée en 53 parcelles ; en 1926, celle de Rëmbec était partagée en 64.

Vers la fin du 19^{ème} siècle, la majeure partie de la plaine appartenait à des *beys* (hiérarques du système ottoman et grands propriétaires) ou des institutions religieuses. Cependant les paysans pouvaient aussi posséder de grands terrains, voire des villages entiers. Les paysans de statut social intermédiaire, ne possédant que peu de terres cultivables, insuffisantes pour leur subsistance, se voyaient obligés de travailler comme métayers dans de grosses propriétés. Dans les villages sans grands propriétaires terriens, les terres étaient très fragmentées, allant de 6-7 *dunum* à 30 *dunum*. Seules les familles riches possédaient environ 100 *dunum* (ancienne mesure agraire équivalant à dix ares).

La terre amendée était divisée en *ara*, parcelles de terre rectangulaires entourées de fossés et d'une superficie de 2 et 12 *dunum*.

Les marais, les bois, les cours d'eau étaient des ressources collectives et par conséquent exploitées par tous les villageois. Le fleuve Devoll et les autres cours d'eau servaient de source d'eau potable. Le marais était utilisé pour la pêche et la chasse. Les paysans y ramassaient des broussailles et du bois de chauffage, des "*sitkë*" et des "*presje*", pailles utilisées pour couvrir les toits, des joncs pour encercler des bottes de foin et pour tresser des chaises, etc. Les marais pouvaient aussi servir de pâturage pour les vaches et les bufflonnes. On y trouvait des juments sauvages que les paysans de la plaine de Korça utilisaient pour les moissons et parfois domptaient et vendaient, ainsi que des loups et des sangliers, disparus après la première guerre mondiale. La forêt offrait des ressources vivrières tels que les escargots, les fraises, le miel, les plantes médicinales, etc. Finalement, les marais et les forêts servaient aussi de refuge aux villageois en temps de guerre et de tourmentes.

Après la première guerre mondiale, la distribution de parcelles de forêt aux familles paysannes a entraîné une utilisation accrue des ressources (fourrage pour le bétail, construction d'étables pour les troupeaux, etc.) et le défrichage de ces terres pour la mise en culture. Dans les années 1930, l'augmentation de la population et le besoin croissant en céréales ont accéléré ce phénomène. La superficie de la zone forestière consacrée à la culture s'est agrandie progressivement et certaines familles ont commencé à construire des maisons près de leurs terres, réduisant ainsi les zones de forêts.

Soulignons que cet environnement pouvait aussi être hostile, en particulier à cause de l'importante humidité des villages situés à proximité des marais (Rëmbec, Sovjan, etc.) où les risques de malaria étaient élevés. Par ailleurs, à la saison des pluies, les cours d'eau comme le Devoll débordaient et inondaient la plaine, mettant parfois en péril les semences réalisées au printemps.

II – Evolution du paysage rural pendant la période collectiviste

De 1946 à 1990, le paysage rural de cette zone s'est radicalement transformé, en particulier à la suite à l'assèchement et la bonification du marais de Maliq. La plaine de Korça a également changé avec la création de l'entreprise agricole de Maliq qui a commencé à pratiquer une culture intensive sur les terres du marais asséché. Quelques tentatives avaient déjà été faites auparavant pour aménager l'embouchure du Devoll à Maliq en créant des talus sur la partie orientale de la plaine, mais sans succès.

De 1970 à 1980, la plaine de Korça est valorisée ; elle devient un *patchwork* de parcelles cultivées, les obstacles ayant été supprimés. Les champs sont irrigués par un système de canaux d'irrigation et protégés des vents provenant de l'embouchure de Devoll par des bosquets en terrasses plantés à cet effet. L'écoulement des eaux dans les terres marécageuses est assuré par des canaux souterrains. Par

ailleurs, suite à une étude pédologique réalisée par l'Institut des Terres de Tirana, les terres non-productives et acides sont traitées pour qu'elles deviennent cultivables. L'agriculture devient donc une agriculture intensive et totalement maîtrisée.

Dans les années 1950, la collectivisation de l'agriculture entraîne, comme nous l'avons vu, un accroissement considérable des surfaces cultivées : 12 000 ha sont récupérés grâce à l'assèchement des marais réalisé en deux phases : de 1946 à 1951 et de 1960 à 1963. La première phase a consisté à approfondir et élargir le lit du Devoll, à aménager les digues du Devoll et du Dunavec, et à construire les égouts de Rëmbec et de Sovjan, transformant ainsi 4 250 ha en terre cultivable. Au cours de la deuxième phase, le lit du Devoll est encore approfondi sur 4 km permettant d'assécher totalement le marais et d'améliorer l'écoulement des eaux sur environ 2 000 ha. Cet assèchement entraîne cependant la disparition de la flore et de la faune : pélicans, canards sauvages, juments sauvages et sangliers disparaissent et les buffles et bufflonnes, présents dans tous les villages de la plaine, deviennent de plus en plus rares. Pour les labours, les chevaux sont remplacés par les vaches dont le nombre augmente - ce qui entraîne la hausse de la production de lait. La mécanisation prend graduellement la place des bêtes de trait. L'assèchement des marais a aussi pour conséquence positive d'éradiquer les maladies telles que la malaria et donc d'améliorer les conditions de vie dans les villages de la zone.

Cette transformation du milieu rural est accompagnée d'une évolution de la propriété foncière. En effet, la répartition des terres change en fonction des différentes époques : les latifundia occupaient la majorité des terres de la plaine de Korça, le reste appartenait à quelques paysans ayant hérité ou acheté ces terres. Vers la fin 19^{ème} siècle, les propriétaires terriens ont commencé à vendre de petites parcelles (5 à 6 *dunum*) aux métayers, entraînant une fragmentation des terres ; les marais et forêts étaient aussi des propriétés privées.

La collectivisation a eu pour conséquence une répartition égale des terres entre les familles, chacune possédant trois *dunum*. Ces parcelles de terres étaient appelées "jardins coopératifs" et permettaient aux familles de subvenir en partie à leurs besoins ; les terres restantes appartenaient à la coopérative. L'objectif était de supprimer graduellement la petite propriété privée et de la transformer en propriété commune qui, selon l'idéologie socialiste, devait permettre de résoudre les problèmes économiques des campagnes.

L'union des coopératives a mené à la création des coopératives dites "unies" et à celles dites de "haut niveau", formant ainsi de grandes unités d'exploitation agricole englobant plusieurs villages. Bien que le village en tant qu'unité soit maintenu, ses frontières ont graduellement perdu leur importance. Ainsi, trois coopératives de "haut niveau" ont été créées dans la plaine de Korça : Plasa, Pojani et Dishnica.

La répartition des terres et le regroupement des villages en coopératives étaient faits de façon à ce que les membres puissent satisfaire leurs besoins alimentaires. Le territoire de chaque coopérative s'étendait du pied des collines et des montagnes jusqu'à la plaine et comprenait tout ce qui s'y trouvait (champs, habitations, une partie de la montagne avec forêts et pâturages...).

Les coopératives étaient caractérisées par un traitement scientifique de la terre, par une répartition raisonnée des cultures agricoles annuelles et par une exploitation rationnelle de la terre qui visait à la protection de l'environnement et au maintien de l'équilibre naturel.

III – Etude du village du point de vue urbanistique

L'urbanisme d'un village est étroitement lié à l'histoire du développement de la propriété à l'intérieur de ses frontières et à une série de facteurs sociaux, géographiques, etc.

La configuration des villages de la zone était généralement identique : une rue principale bordée de *konakët* (maisons des propriétaires terriens), les *çifçihanët* (maisons des métayers) et les logements des *alakçinj* (ouvriers agricoles) situés derrière. Les paysans possédant une parcelle de terre sur laquelle

ils construisaient une maison représentaient une autre catégorie sociale. Progressivement, les métayers ont commencé à acheter des morceaux de terre aux propriétaires. Ce processus s'est particulièrement développé après la première guerre mondiale. Il est dû, pour partie, à une émigration croissante. Ainsi, la structure villageoise a plus ou moins été conservée, comme le montre le plan du village Rëmbec dans les années 1930 dans la Figure 1. La division au sein des familles a amené à la création de nouvelles unités, ayant pour base la fratrie et constituant des groupes de maisons proches sur les terrains familiaux.

Malgré cela, l'évolution démographique de ces villages n'a pas été constante. Pendant les premières décennies du siècle dernier, le processus de différenciation sociale a été très prononcé. De nombreuses familles ont quitté leur village pour s'installer soit dans un autre village, soit en ville ; d'autres, sans ressources, sont allées chercher du travail en milieu urbain ; d'autres encore, s'étant enrichies, sont parties s'installer en ville pour éviter les tensions provoquées par leur réussite ou l'insécurité publique. Ainsi, au cours du 19^{ème} siècle, les phénomènes de migration étaient fréquents en milieu rural (dont la population, du point de vue religieux, était variée). De 1912 à 1944 de nombreux jeunes paysans de cette zone ont émigré en masse à l'étranger à la recherche de travail.

Ces mouvements migratoires sont restés vivants aussi bien dans la mémoire de la population que dans la toponymie et l'anthroponymie de la zone, comme le montre par exemple le nom donné à certaines terres à Rëmbec : *kolonjarkat* désigne la terre appartenant à un paysan venu de Kolonja. Ainsi, de nombreuses familles portent le nom du village qu'elles ont quitté ou de celui où elles se sont installées : Rovari, Pojanaku, Plasari, Gorari, etc. Des études d'anthroponymie montrent que nombreux sont les habitants des villages de la plaine qui se sont installés dans la ville de Korça ou encore dans d'autres villes, voire même la capitale.

Outre les *konakët* situées de part et d'autre de la rue principale, les villages avaient une place centrale avec un édifice de culte (église ou mosquée) et une petite école (peu nombreuses avant 1912, il y en avait à Pojan, Rëmbec, Vashtëmi, etc.). Les institutions religieuses possédaient des terres dans différents villages, exploitées en métayage : par exemple, le Monastère de Shën Naumi (situé au bord du lac de Pogradec) avait des terres à Pendavinj, le monastère des derviches de Melçani avait des terres à Lumalas...

D'après les témoignages des anciens des villages, il a été possible de reconstituer l'infrastructure villageoise de la plaine de Korça au début du 20^{ème} siècle : la grande rue centrale, souvent très large, n'était pas aménagée, une partie centrale était pavée pour les piétons et de chaque côté se trouvaient des allées en terre destinées aux charrues. Aux intersections, l'allée pavée se réduisait pour mener aux maisons.

Jusqu'à la première guerre mondiale, le réseau commercial pour la vente de produits de première nécessité était peu étendu : les épiceries vendant du pétrole, du sel, du riz, du sucre, etc. sont apparues par la suite et se sont transformées partiellement en petits cafés où les hommes se réunissaient pendant leur temps libre.

Le système d'écoulement des eaux était inexistant, les rues étaient donc boueuses en hiver et poussiéreuses en été. L'éclairage public n'était pas encore assuré. Par ailleurs, l'eau potable était puisée dans les petits cours d'eau (affluents du Devoll) traversant les villages, l'eau des puits, situés dans les jardins des paysans n'était pas toujours potable.

En ce qui concerne le réseau routier, les routes inter-villageoises étaient partiellement pavées. Les villages, situés près des routes asphaltées entre 1918 et 1920 et allant de Korça à Pogradec et de Korça à Bilisht, ont été les premiers à en bénéficier. Les villages éparpillés dans la plaine n'étaient accessibles en voiture qu'en été. En période de pluie, les routes inondées les isolaient, rendant la communication et le commerce difficiles. En hiver, les habitants des villages situés à proximité du marais devaient utiliser de petites barques pour le traverser (pour aller de Zvirina et Sovjani à Rëmbec ou à Orman, par exemple).

Les réseaux de communication étaient aussi peu développés. Dans les années 1930, les lignes téléphoniques étaient installées dans le centre des communes ; le service postal était irrégulier dans les villages. Deux imprimeries étaient installées dans la ville de Korça depuis 1912 ; elles publiaient des journaux, revues et livres qui n'arrivaient que rarement dans les villages. Les habitants de la région qui venaient à Korça pour vendre leurs produits agricoles sur le marché en profitaient pour acheter des produits non encore disponibles dans les villages et prendre les nouvelles de la semaine.

Les premières modifications du paysage rural apparaissent avec "le déplacement des centres d'habitation" au sein des villages comme à Rovin, Vashtëminë, etc ; certains sont en effet partiellement ou totalement abandonnés alors que d'autres voient leur population augmenter.

La correspondance entre appartenance sociale et religieuse et répartition géographique dans l'espace villageois n'est pas pertinente ici ; en effet, les habitants n'étaient pas répartis dans le village en fonction de leur croyance religieuse. Par contre, il est intéressant de constater que les *kurbetlinj* (émigrés) et les *evgjitëve* (gitans) vivaient à la périphérie des villages où ils exerçaient, en exclusivité, les métiers de forgeron, de gardien de vaches, chevaux, porcs...

Finalement, la principale activité économique de ces villages étaient l'agriculture ce qui avait pour conséquence une certaine homogénéité apparente dans les modes de vie et le sentiment d'appartenance à une même communauté.

Sous le régime communiste, la structure des villages s'est transformée en conformité avec les nouvelles lois d'aménagement du territoire. Dans les années 1960, les bureaux d'urbanisme des différentes régions ont commencé à élaborer des plans de restructuration des villages : par exemple, le tracé de la "ligne jaune" ou ligne à l'extérieur de laquelle toute construction était interdite. Les choix d'urbanisme étaient orientés par une idéologie : la protection des terres céréalières, l'accroissement de la population dans des espaces définis et par de nouvelles constructions (car les migrations intérieures étaient sévèrement contrôlées).

Le tracé des lignes de séparation et le dessin des plans d'aménagement des villages de la plaine de Korça ont duré plusieurs années (Figures 2 et 3). Les plans s'appuyaient sur le réseau routier existant tout en y apportant les modifications nécessaires pour aboutir à une répartition du territoire en parcelles de 200 m² mises gratuitement à disposition des familles pour la construction de maisons. Par ailleurs, chaque village était découpé en deux parties : la zone économique, située en périphérie en fonction du terrain, des ressources en eau, etc. et la zone d'habitation avec une place centrale où étaient situés les édifices socio-culturels, comme les écoles, les jardins d'enfants, les crèches, la maison de la culture, le musée, les bureaux administratifs, les centres médicaux, les cantines, le réseau commercial, les terrains sportifs, etc.

Les villages étudiés étaient donc traversés par une rue principale large de 6,5 mètres et plantée d'arbres. Les rues perpendiculaires faisaient 3,5 mètres de large. Les rues principales ainsi que les routes reliant les villages ont progressivement été asphaltées et un service de transport public développé ; les canaux d'écoulement des eaux ont parallèlement été construits, particulièrement après 1963 quand, par exemple, la construction de fosses septiques devient obligatoires. Cependant, la distribution en eau potable restait problématique, les habitants continuaient donc à utiliser l'eau des puits.

Après 1944, le développement des systèmes de communication a eu pour conséquence de rompre l'isolement des villages qui ont cherché à se rapprocher des routes : un quartier du village Biranj, situé derrière une colline, a été "déménagé" de l'autre côté du versant pour être plus proche de la route ; à Bulgarec, de nouveaux logements sont construits près de la nationale.

De surcroît, comme nous l'avons vu précédemment, le village traditionnel où les habitations bordent la rue principale évolue progressivement : les habitations sont construites autour d'un noyau central, mentionné précédemment, regroupant les édifices socio-culturels. Des télévisions sont installées dans les maisons de la culture puis plus tard dans les foyers. Des magasins alimentaires, de vêtements et de matériels de construction sont ouverts, ainsi que des librairies, des bars, etc.

Les infrastructures et les services collectifs (poste, téléphone, électricité...) se développent donc rapidement et en 1960, l'électricité pénètre dans les maisons ; l'éclairage public est assuré ainsi que l'alimentation électrique des équipements, tels que les moulins, les scieries, les pompes d'irrigation, etc.

En ce qui concerne l'évolution démographique, il est intéressant de constater que les villages sont surpeuplés, particulièrement entre 1944 et 1990. Ainsi, dans les 18 villages étudiés, le recensement de 1923 estime le nombre de familles à 859, soit 4 967 habitants et une moyenne de 5,8 habitants par famille. En 1978, on compte 3 006 familles, soit 17 005 habitants et une moyenne de 5,6 habitants par familles. Le nombre de famille a donc été multiplié par 3,5, celui des habitants a triplé et la moyenne d'habitants par famille a légèrement baissé. Si des statistiques plus détaillées étaient disponibles, particulièrement sur la période concernant la fin de la deuxième guerre mondiale, on constaterait qu'un nombre important de personnes ont quitté la zone à cette époque pour s'installer dans différentes villes du pays. On constaterait aussi qu'avec la réforme agraire de 1946-1947 et l'assèchement du marais de Maliq en 1951, de nombreuses familles sont descendues des zones montagneuses pour s'installer dans ces villages. Leurs noms permettent d'ailleurs d'identifier leur origine, Arrëza, Sinica, Opari, Tudasi, Shkozanj, Gjergjevica, etc., car on les retrouve dans les villages de la plaine : Orman-Pojan, Rëmbec, Rov, Terovë, Bulgarec, etc. Malgré la construction de logements supplémentaires, la densité démographique reste très élevée.

Pour ce qui est de l'activité professionnelle de la population, la majorité travaille dans le milieu agricole et seulement 8-9 % de la main d'œuvre est employée comme ouvrier, enseignant, fonctionnaire...

Jusqu'à la fin des années 1980, l'éloignement des villages était contrôlé par le pouvoir local, le gouvernement de l'époque voulait éviter que les villages soient abandonnés, en particulier par les jeunes. Mais l'évolution démographique, la mécanisation agricole et surtout les transformations qui ont eu lieu au début des années 1990 ont eu pour conséquence l'abandon massif des villages. Le mouvement de la population paysanne dans tout le pays constitue un phénomène caractéristique de ces années. Les jeunes mais aussi des familles entières vendent leur maison et partent à la recherche de travail en ville ou dans les pays limitrophes. Ceux qui restent dans les villages, démunis de tout engin agricole, ont beaucoup de difficultés à travailler la terre et cherchent des emplois dans le secteur tertiaire. Les édifices socio-culturels ont en partie été vendus. Les jardins d'enfants, les écoles, etc, sont aujourd'hui gérés par les communes.

Dans le cas des communes enquêtées, le respect des plans d'aménagement des villages, fait relativement rare aujourd'hui en Albanie, est dû au fait que les logements en construction sont très peu nombreux. L'entretien de la voirie et l'approvisionnement en eau potable font partie des principaux problèmes auxquels les villages albanais sont confrontés et il faudra du temps pour les résoudre.



Figure 1. Planimétrie du village de Rëmbec
Les années 1930

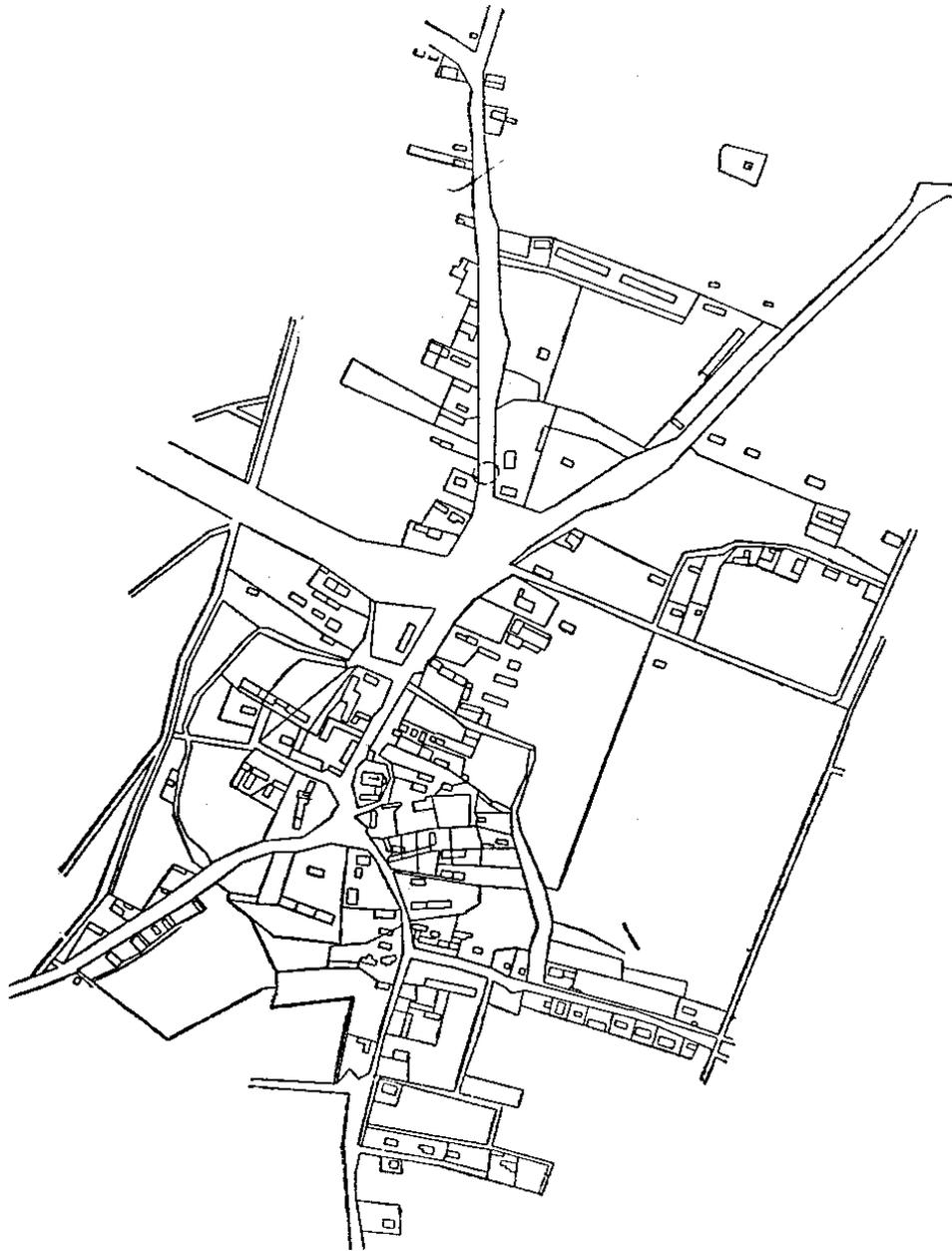
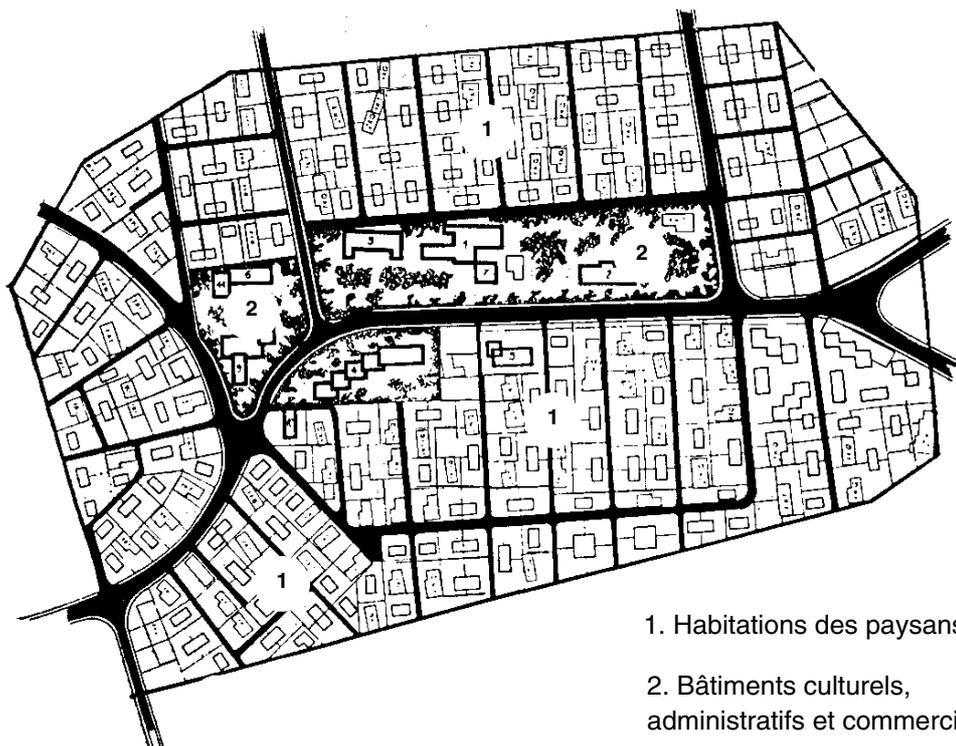
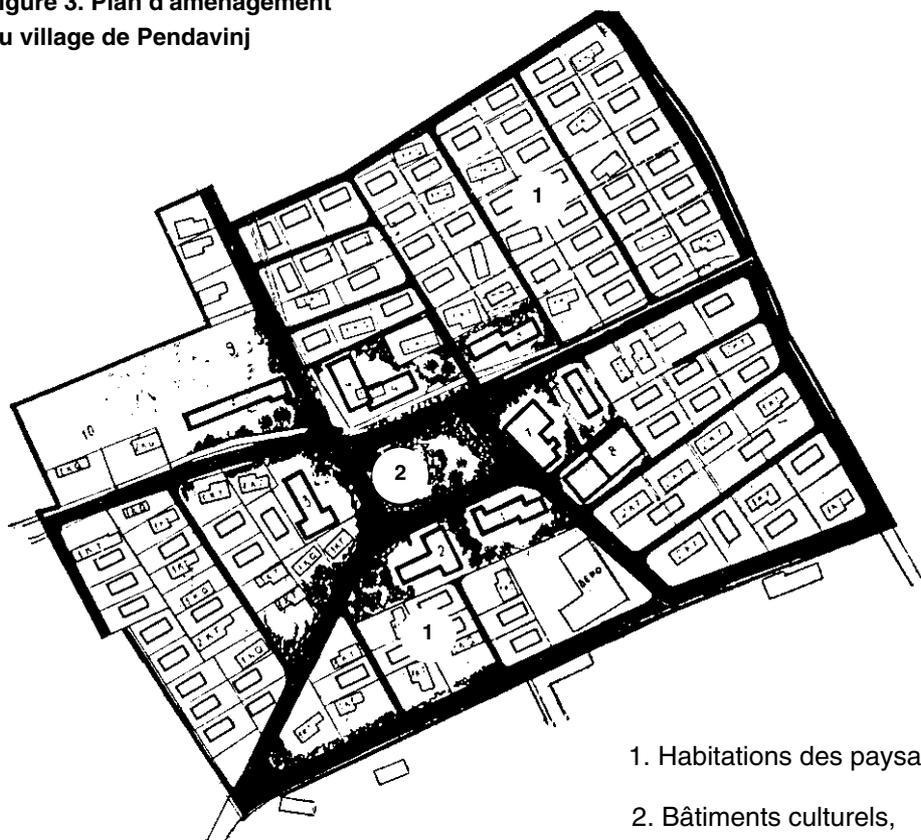


Figure 2. Plan d'aménagement
du village de Rëmbec



1. Habitations des paysans
2. Bâtiments culturels,
administratifs et commerciaux

Figure 3. Plan d'aménagement
du village de Pendavinj



1. Habitations des paysans
2. Bâtiments culturels,
administratifs et commerciaux

Figure 4. Planimétrie d'une maison dans le village de Pendavinj

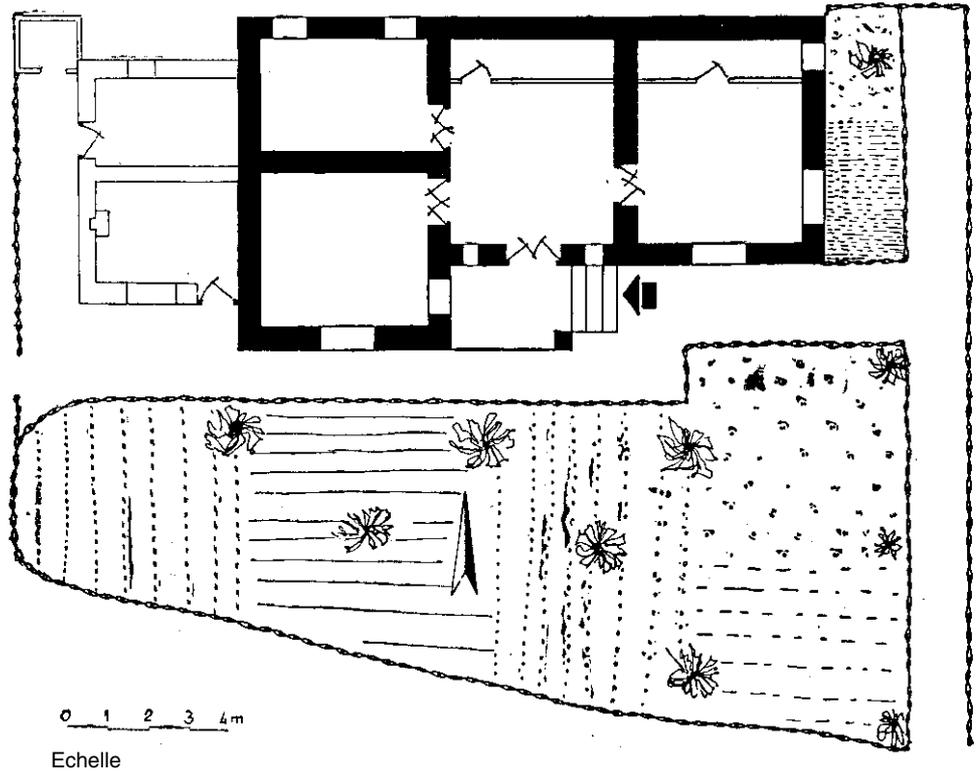
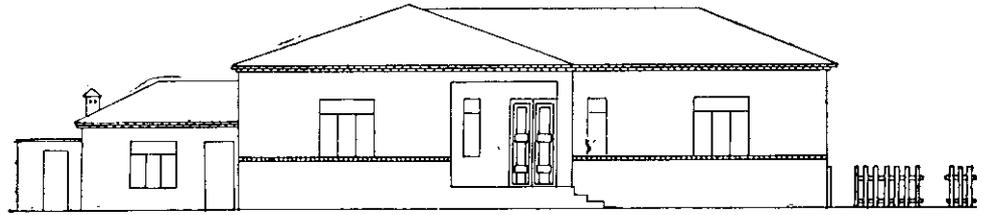


Figure 5. Planimétrie
d'une maison dans le
village de Lumalas

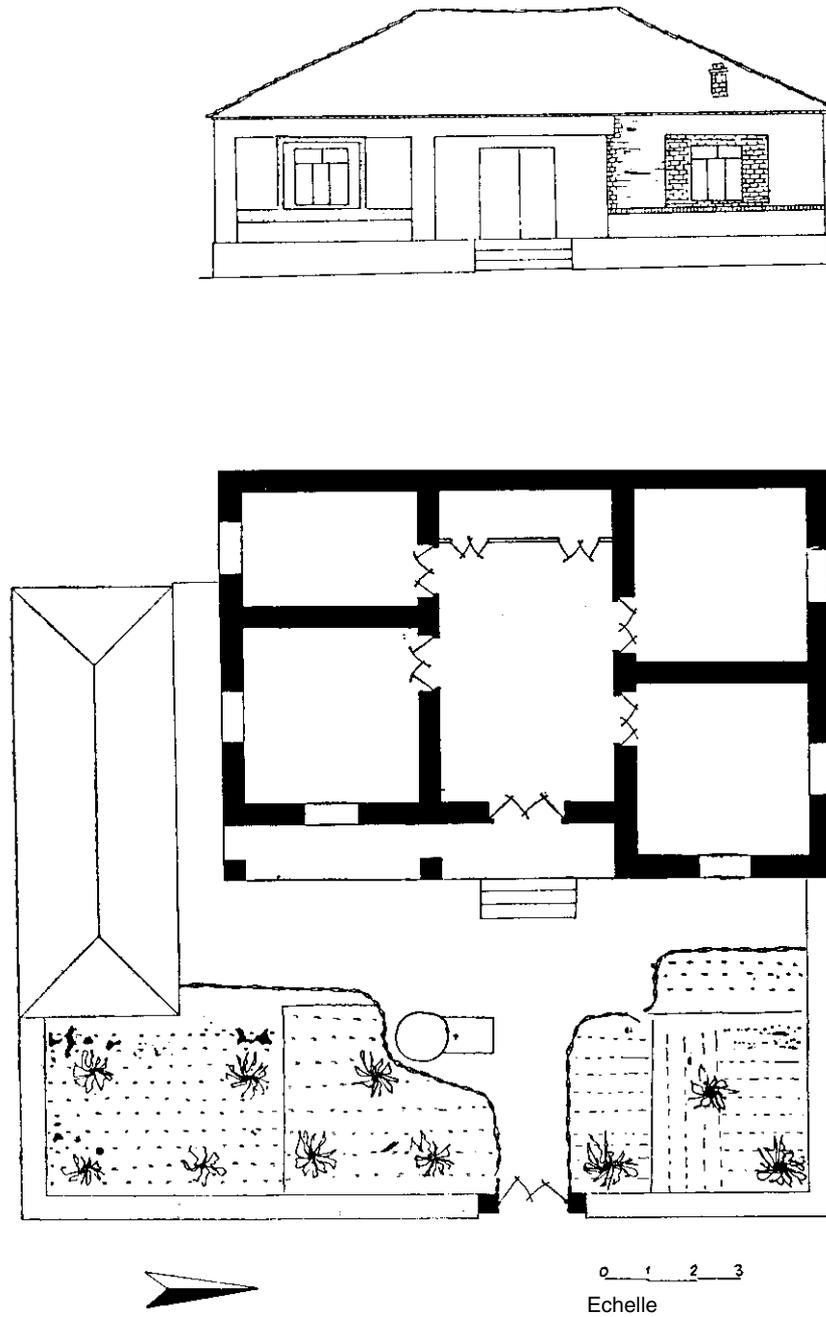


Figure 6. Planimétrie d'un autre type de maison dans le village de Lumalas

